



TÉMOIGNAGE

Mimmo Muolo

Un cardinal rouge sang Don Ernest Simoni

Rescapé des travaux forcés en Albanie

EdB

Un martyr albanais devenu cardinal

L'histoire de Don Ernest Simoni – dramatique et cependant marquée par un zèle apostolique infatigable – est celle d'un prêtre albanais rescapé de la persécution du régime communiste.

C'est avec des mots voilés d'émotion qu'il évoque son parcours : de maître d'école à tireur d'élite, il est arrêté en tant que « simple prêtre » pendant la nuit de Noël 1963. Jeté dans une cellule d'isolement il endure près de vingt-huit ans de tortures, de prison, de travaux forcés dans les mines et les égouts d'Albanie. Mais rien de tout cela n'a pu faire plier cet extraordinaire témoin de la foi, qui a pardonné à ses tortionnaires et qui invoque constamment pour eux la miséricorde du Père.

En le suivant tout au long de son chemin de croix jusqu'au retour à la liberté, ce prêtre apparaît comme un modèle de courage et de foi, d'humilité et d'humour, de simplicité et de discrétion, de charité active et d'attention aux autres.

Le pape François, ému aux larmes devant le témoignage de cet ancien condamné à mort, le crée cardinal en 2016. Il devient ainsi le premier cardinal de l'histoire d'Albanie et le seul prêtre parmi les dix-sept cardinaux désignés par le Pape.

Le récit de Don Ernest Simoni – incarnation vivante de l'Histoire des martyrs chrétiens – n'est pas sans rappeler que le sang innocent coule encore aujourd'hui là où des chrétiens sont pris en otage, emprisonnés, assassinés.

Un témoignage édifiant qui invite à la prière, au pardon et à la réconciliation.

Mimmo Muolo, vaticaniste et rédacteur en chef adjoint de la rédaction romaine du quotidien *l'Avvenire*, a suivi pour son journal les pontificats de Jean-Paul II et Benoît XVI et aujourd'hui celui de François.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qui a tout fait. » C'est dans la fidélité à cet esprit que nous nous apprêtons à raconter la vie d'un homme illustre et d'un chrétien exemplaire.

Pour parvenir à en déterminer la portée et à en comprendre les aspects, nous parlerons bien sûr du contexte général de l'Albanie, un pays qui vient à peine de tourner une page de son histoire riche de martyrs. C'est un chapitre tragique, mais, si on le regarde avec les yeux de la foi, c'est aussi une épopée d'une immense fécondité. C'est précisément ce que souligne l'archevêque de Scutari-Pult, Mgr Angelo Massafra, que le lecteur vient de rencontrer dans la préface de ce volume.

Un procès de béatification puis de canonisation est en ce moment en cours pour trente-huit hommes et femmes qui ont subi le martyre au cours de la période communiste. Ce chiffre est important, mais il ne représente en fait qu'une toute petite partie de ces chrétiens albanais qui ont donné leur vie pour le Christ. C'est de cette considération qu'il convient d'ailleurs de partir alors que nous allons présenter, dans les pages qui vont suivre, l'éloquent témoignage de Don Ernest et de ses compagnons. Ce témoignage, chaque fidèle de l'Église d'Albanie le rend : certains, et c'est un petit nombre, parce qu'ayant survécu au martyre du sang, sont appelés par Dieu à rendre le témoignage de la parole ; les autres, et c'est l'immense majorité, parce que leur sacrifice sanglant est la fécondité qui, en nous appropriant à juste titre des mots de Tertullien, devient semence de nouveaux chrétiens.

L'ironie de l'histoire

En cette journée solennelle du 21 septembre 2014, le pape François s'est rendu au centre-ville de Tirana. À son arrivée, après un court voyage d'à peine une heure, ce n'était pas seulement une foule de visages qui l'attendait, mais une mer de

portraits imprimés sur des affiches. Les organisateurs avaient fait passer le cortège sur l'avenue la plus importante de la capitale. C'est ce même boulevard où le régime communiste faisait défiler, quelques années auparavant, les parades militaires pour manifester de façon tout aussi grandiose que pathétique – car ainsi se caractérisent toujours les dictatures – l'apogée du système.

L'histoire est souvent pleine d'ironie : l'Albanie en liesse accueillait le Pape sur l'avenue des parades militaires en faisant défiler, non pas des chars d'assaut, mais des portraits photographiques. Chaque visage représentait une des victimes, martyrs catholiques du totalitarisme. Cette mer de photos était à elle seule une preuve flamboyante de ce que la dictature d'Hoxha et de ce que toutes les dictatures communistes ont pu engendrer de folie et de destruction dans leur tentative d'éradiquer la foi, d'instaurer l'athéisme d'État et de fermer ainsi les portes du Ciel aux habitants de la Terre. On croirait vivre à une autre époque et pourtant, tout cela s'est passé il y a à peine quelques décennies. La visite du pape François est venue raviver ce souvenir. Le grand mal qui nous habite aujourd'hui est celui de l'oubli. Voilà pourquoi nous ne devons jamais oublier le témoignage de l'Église albanaise qui a été parmi les plus éprouvées par la persécution du siècle dernier. Cette visite du Souverain Pontife nous rappelle aussi que le danger nous guette et que, dans notre monde, le martyr est toujours à l'ordre du jour, même si on en parle très peu dans les journaux.

Avant de réaliser ce court voyage en Albanie, cette escapade d'une journée en dehors des murs du Vatican, le pape Bergoglio en avait réalisé un beaucoup plus long et éreintant, à peine un mois auparavant. Il s'était en effet rendu en août 2014 en Corée du Sud et, le 16 de ce même mois, il avait béatifié à Séoul pas moins de cent vingt-quatre martyrs coréens du XIX^e siècle,

victimes d'un régime fortement marqué par un confucianisme radical, que l'on peut décrire comme farouchement contraire à tout type d'apport culturel et religieux venant de l'extérieur.

Même s'il s'agissait bien évidemment d'un contexte et d'une époque différents, la béatification des martyrs coréens a été une sorte d'entrée en matière, avant le voyage du Pape en Albanie. Elle a ainsi permis que se dresse un pont pour relier le témoignage de la foi en Corée et celui en Albanie, faisant de la visite du Saint-Père une continuité qui allait au-delà du simple respect du calendrier des activités papales.

C'est justement pendant cette période que nous avons vécu, sur la scène internationale, la terrible et préoccupante avancée militaire de ce que l'on appelle aujourd'hui l'État Islamique – ISIS ou DAECH comme le nomme la plupart des médias du monde. Cet État théocratique a conquis la plaine de Ninive, en Iraq, balayant les chrétiens sur leur passage et les chassant des villes comme Mossoul, où une communauté s'était historiquement implantée, passant par les armes tous ceux qui refusaient d'embrasser l'Islam ou de payer le lourd tribut imposé par la *sharia* islamiste.

Le pape François ne cesse d'en parler. Il supplie la communauté internationale d'agir, de protéger les chrétiens, de mettre fin aux persécutions et d'organiser l'accueil des réfugiés. Il supplie l'Église de faire monter vers Dieu des prières pour tous les martyrs de ce régime, de quelle confession chrétienne qu'ils soient. C'est à cette occasion que le Souverain Pontife a inventé une expression, maintenant devenue célèbre : « l'Œcuménisme du Sang ». Cette expression est fort à propos car, que l'on soit catholique, protestant ou orthodoxe, toutes les victimes de la foi sont des martyrs du même Christ. Par l'union de leur sang, ces chrétiens morts pour leur foi nous acheminent vers l'unité. En juillet 2015, le Pape ajoutait même : « Si

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

le français, l'anglais et l'italien. Sans parler du grec et du latin. » Aujourd'hui encore, Don Ernest baragouine discrètement la langue de Cicéron ; il faut dire qu'après avoir célébré toute sa vie la messe en latin, il y a forcément des restes. Il continue à très bien se défendre en français, langue dans laquelle il excellait au séminaire. Il parle aussi un allemand tout-à-fait convenable. Ne parlons pas de l'italien, appris en famille, comme nous l'avons dit, et qu'il parle donc couramment. Ernest a toujours eu l'intelligence et la volonté d'apprendre. Pendant ses années de séminaire, il avait indubitablement été l'un des élèves les plus prometteurs. Avec l'accord de ses professeurs, il parvint même à faire un cycle de deux ans en une seule année, passant avec brio les examens finaux. Cette période paisible de prière et d'étude n'allait malheureusement pas durer bien longtemps.

Pour les forces de l'Axe, la guerre allait de mal en pis. Pour l'Italie, d'ailleurs, cette guerre ne fut jamais autre chose qu'un sombre échec. En novembre 1940, en effet, l'incursion ratée en Grèce provoqua l'invasion du tiers sud de l'Albanie par l'armée hellénique. Ce fut seulement avec l'intervention militaire de l'armée allemande que la Yougoslavie et la Grèce furent finalement conquises et occupées par l'Italie. Le Kosovo et l'Épire du Nord furent alors annexés au territoire albanais, depuis 1939 occupé par les Italiens. En 1943, après un armistice signé entre le maréchal Badoglio et les troupes anglo-américaines, la Wehrmacht envahit l'Albanie. Les Allemands eurent bientôt du fil à retordre avec les milices partisans du pays et, première entre toutes, celle du communiste Enver Hoxha, l'homme qui pendant quarante ans, de 1944 à 1985, deviendrait le dictateur incontesté du Pays des Aigles, un chef d'État sans merci qui se fixa pour but de fonder la nation la plus

farouchement marxiste de la planète, s'isolant au terme chaque fois davantage du reste du monde.

Le changement décisif pour l'Albanie fut reporté à l'année 1944, au moment où les forces communistes d'Hoxha reprirent possession du territoire national après le retrait des troupes allemandes. Ce fut à ce moment-là que le tragique sort de l'Église albanaise et du pays tout entier se précipita dans le désastre d'un demi-siècle de communisme. Le pape Jean-Paul II, dans un discours prononcé à Tirana, le 25 avril 1993, dira de cette situation : « L'histoire n'avait pas encore appris ce qui était sur le point de se passer en Albanie. »

Don Ndre Zadeja fut l'une des premières personnes à prendre conscience que l'Église d'Albanie était sur le point de vivre un véritable calvaire. Le 16 août 1944, au cours d'une procession en la fête de saint Roc à Shiroka, village situé sur les rives du lac de Scutari, Don Zadeja prononça une homélie qui s'avèrera plus tard être une authentique prophétie : « Aujourd'hui, j'ai quelque chose d'important à vous dire, surtout à vous, les jeunes : un nuage noir plane au-dessus de vos têtes. Une pluie de couleur rouge va vous tomber dessus et vous ne pourrez pas y échapper ; elle se déchaînera sans que vous puissiez vous y opposer. La seule chose qu'il vous sera possible de faire sera de supporter son poids jusqu'à ce que cette tempête passe. Cette pluie porte en elle beaucoup de maux et de souffrances, et le pire de tous, c'est la négation de Dieu. »

Ces paroles de Don Ndre furent ensuite retranscrites dans un article de Mgr Zef Simoni, qui était alors évêque auxiliaire de Scutari. Il les publia dans l'*Osservatore Romano*⁶ du 30 janvier 2000. Mgr Simoni, dont le nom de famille est le même que Don Ernest, bien que les deux hommes ne soient liés par aucun lien de parenté, est décédé en 2009. Dans l'article en question, il détaillait avec précision le climat qui pesait sur les années de

communisme : « Don Ndre Zadeja a prononcé son homélie trois mois à peine avant que le communisme ne s'empare du pays, et sept mois avant que lui-même ne meure fusillé par les soldats du régime. Il fut exécuté le dimanche 25 mars 1945, derrière le mur du cimetière de Scutari. Il fut le premier prêtre assassiné. » Et l'évêque d'ajouter : « Ce jour-là, il y eut un séisme. Tout Scutari se mit à trembler, ainsi que les montagnes et l'Albanie tout entière. »

Ce témoignage est confirmé par Don Ernest. Il se rappelle qu'adolescent, il avait lui aussi senti le tremblement de terre, que l'on peut parfaitement interpréter comme un phénomène semblable à ce qui est rapporté dans l'évangile de Matthieu, au moment de la mort du Christ.

L'arrivée des communistes

Au moment où les communistes prirent le pouvoir, l'Église ouvrit une page sanglante de son histoire. Le temps des persécutions avait commencé. Don Ernest rapporte : « Pour les communistes, l'ennemi numéro un à abattre était le chrétien, et plus particulièrement le catholique. Pourquoi ? Parce que les catholiques albanais avaient accès à un certain niveau de culture ; leur code moral était cohérent et beaucoup d'entre eux possédaient des contacts à l'étranger. Et il est vrai que la plupart de nos prêtres avaient étudié à l'étranger, principalement dans les facultés de théologie allemandes. Ils étaient en mesure de tenir tête à l'idéologie et de démasquer ses mensonges. C'était une raison suffisante pour les éliminer. » Don Mikel Koliqi nous offre à son tour un témoignage que l'on pourrait qualifier de terrible. Il fut curé à Scutari avant d'être emprisonné pendant trente-six ans. Le pape Jean-Paul II le créa cardinal au consistoire du 26 novembre 1994, trois ans avant son décès, en 1997. Voici ce que Don Mikel disait : « Le régime voulait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

actuelle, est impossible à expliquer. Le jeune homme atteint de tuberculose n'aurait jamais pu, dans ces conditions, supporter le poids de tant d'années de travail pastoral. Et nous n'avons pas encore parlé de ce que Don Ernest endura pendant les années de travaux forcés dans les mines. Ce n'est que bien des années plus tard que l'échographie fit un peu de lumière sur ce curieux mal qui l'avait atteint pendant sa jeunesse.

De Tito à Staline

Laissons de côté cet épisode miraculeux et revenons à notre récit. Le jeune Ernest partagea donc la vie simple de la campagne avec les habitants des villages dont il avait la charge. Pendant ce temps, il put poursuivre ses études de théologie. Cependant, il devrait encore attendre plusieurs années avant de recevoir l'ordination sacerdotale.

Entre les années 1949 et 1951, un changement politique et diplomatique s'opéra en Albanie et ce changement eut des répercussions profondes sur le jeune séminariste. Le dictateur Enver Hoxha, qui refusait toute influence étrangère qui ne soit pas communiste, était en même temps très instable dans ses alliances avec les pays qui partageaient la même vision idéologique que lui. Sa politique varia inlassablement de « l'amour » à « la répudiation » vis-à-vis des pays du Bloc de l'Est, jusqu'à provoquer son progressif isolement du reste du monde. En 1948, le dictateur rompit toute relation diplomatique avec la Yougoslavie de Tito alors que le pays avait précédemment été le partenaire commercial principal de l'Albanie. Hoxha pensait en effet que Tito cachait son jeu, qu'il entretenait des vues expansionnistes sur son pays et qu'il attendait le moment favorable pour l'annexer, le privant par la même occasion de son indépendance. Il prit donc ses distances avec Tito et s'adressa à un autre partenaire : l'Union soviétique

de Staline. Il finit d'ailleurs par dépendre en tout de Moscou, surtout du point de vue économique. Le Parti communiste albanais changea même de nom pour s'appeler Parti du Travail, respectant ainsi une indication explicite de Staline.

C'est sûrement suite à une autre indication de Staline qu'en 1949, la législation en matière de tolérance religieuse fut établie par décret. Celui-ci amena, en 1951, au fameux pseudo-accord avec l'Église catholique dont nous allons à présent parler. Don Simoni écrit : « Cet ordre émanait bien de Moscou et il avait pour but de faire semblant que les relations entre le régime et l'Église pouvaient être menées dans la paix et qu'une coexistence sereine était possible. Les fortes pressions exercées par les états capitalistes sur les petits pays firent changer la Russie de stratégie et Staline se lança dans une politique de dédiablement de l'image que son régime totalitaire inspirait au monde. Les communistes d'Albanie mirent donc eux aussi de l'eau dans leur vin et une loi fut promulguée, prévoyant un certain nombre de droits en faveur de l'Église. Ce décret vit cependant le jour après qu'un grand nombre de catholiques ont été massacrés. En réalité, le dessous de l'affaire était d'assurer une mainmise sur l'Église, sous couvert de respect et de tolérance. »

Don Ernest se rappelle bien les propos que Mehmet Shehu avait tenus aux représentants ecclésiastiques. Cet homme était membre du « Politburo » et il était connu pour sa sournoiserie et son implication dans divers meurtres politiques. « Faites ce que vous voulez du Vatican », disait-il, « mais ne laissez pas de traces. » Don Ernest commente cette phrase : « Il s'agissait pour eux de faire en sorte que l'Église se mette elle-même en situation de faute vis-à-vis des dispositions du régime. C'était le meilleur moyen, avec un juste motif à l'appui, pour la persécuter. Attaquer l'Église de front et sans raison véritable aurait été

contre-productif. » Shehu était tellement influent qu'il aurait dû devenir le premier ministre d'Hoxha, entre 1954 et 1981. Cependant, l'histoire en décida autrement : il mourut dans des circonstances mystérieuses. Certains affirmaient même que le dictateur en personne avait ordonné de l'éliminer.

Toujours est-il que les dires de Don Ernest coïncident avec le travail de recherche de Dorentina Merkuri, ce qui confirme la véracité de son point de vue. La Constitution de 1946 assurait un statut à « la liberté de conscience et de religion ». L'article 15 prévoyait même des sanctions à l'encontre de toute personne qui aurait limité les droits des citoyens en matière religieuse. Mais tout cela n'était qu'un simulacre de liberté. Dans la pratique, la conduite du régime, dès 1944, fut aux antipodes de ce décret. La première vague de persécutions réussit certes à éliminer un certain nombre de prêtres et d'évêques, mais elle ne déracina pas les convictions religieuses du peuple. C'est vers ce deuxième objectif que le régime se dirigeait à présent.

Le pseudo-accord avec l'Église

En 1949, avec la prétention et l'excuse d'offrir davantage de droits, le régime serra en fait la vis. Le décret 743 fut publié le 26 novembre. Ce texte de loi, intitulé *Des Confessions religieuses*, assurait à toutes les religions la possibilité d'offrir à leurs membres le droit de pratiquer leur foi librement. La loi prévoyait en même temps une sanction pour toute personne qui aurait porté atteinte à la liberté de conscience des individus. D'un autre côté, chaque confession religieuse devait revoir ses propres statuts et les conformer aux 37 articles du décret si elle voulait obtenir un statut juridique et jouir du plein exercice de ses activités. C'est là que tout se jouait. Il n'y avait rien de plus ajusté comme camisole de force. Les conséquences de cette loi allaient vite se montrer au grand jour.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

administré dans l'enceinte de l'évêché – c'était le cas auparavant, car les chrétiens avaient peur des représailles de la police –, mais qu'il devait être célébré dans une église. « La liberté de culte est dans la constitution », disait-il. « À quoi bon vouloir se cacher ? » En réalité, le régime voulait trouver un moyen pour identifier les familles qui faisaient faire la confirmation à leurs enfants, dans le but de les persécuter plus durement.

Signes prémonitoires

Si telles étaient les dispositions du régime à l'égard des catholiques, on comprendra vite pourquoi le « destin » de Don Ernest fut empreint de souffrance et de répression. Les dirigeants du Parti ne pouvaient plus supporter la popularité du prêtre. Tout le monde l'aimait et les gens venaient le trouver pour bénéficier de ses dons de thaumaturge. L'histoire de la femme miraculeusement délivrée d'un mauvais esprit – aux dires de beaucoup, et surtout au témoignage digne de foi du neveu Antonio – était l'un des nombreux cas de guérison. Quand Don Ernest imposait les mains et invoquait le nom du Seigneur, des grâces de guérison étaient obtenues. Plusieurs de ses paroissiens en avaient bénéficié. Une grande foule, et surtout des jeunes, fréquentaient la paroisse et assistaient à la messe avec assiduité. C'est la raison pour laquelle le régime décida, en décembre 1963, d'en finir avec tout cela ; ce prêtre était dangereux pour le bon maintien de l'idéologie. C'est ainsi que l'on arrive dans notre récit à la fatidique date du 24 décembre 1963, la grande veillée de Noël. Mais avant de parler de cet événement, remontons à quelques mois en arrière pour y interpréter l'un ou l'autre signe qui présageait, telle une prémonition, ce qu'allait devenir ce jeune prêtre plein de zèle pour les âmes.

Commençons par donner la parole à Don Ernest lui-même : « Six mois avant mon arrestation, le 13 juin 1963, j'étais en train de célébrer l'eucharistie à l'autel de saint Antoine, dans l'église de Barbullush. Les paroissiens vinrent me trouver après la messe pour me dire qu'ils avaient vu des larmes couler des yeux de saint Antoine, au moment de l'élévation de l'Hostie. J'ai rapporté le fait à l'administrateur apostolique, Mgr Ernest Çoba¹², en lui précisant que c'était les dires des paroissiens et que moi je n'avais rien vu. L'évêque m'a répondu : "Cela est aussi arrivé à Laç. Que Dieu nous protège !" » À Laç, se trouvait en effet un autre sanctuaire de saint Antoine, un lieu de pèlerinage où l'on accourait de l'Albanie tout entière, mais aussi du Kosovo et de la Macédoine. Les communistes avaient eu beau le raser intégralement, les fidèles continuaient à s'y rassembler pour se recueillir. Aujourd'hui encore, alors que le sanctuaire a été reconstruit, il est très visité par la ferveur populaire.

Il y eut un deuxième signe prémonitoire pour Don Ernest. Il se manifesta à dix jours de son arrestation. « Je vis arriver dans la paroisse un homme et sa femme. Lui était turc, ingénieur de formation et de religion musulmane. Il avait épousé une femme albanaise. Ils venaient me trouver pour me raconter une histoire extraordinaire. Alors qu'ils se trouvaient à Tirana, leur fils fit une chute mortelle du troisième étage. Les médecins d'Enver Hoxha, après avoir essayé de ranimer l'enfant, décrétèrent qu'il ne pouvait pas être sauvé. Mais soudain, alors qu'il était en agonie, le garçon s'était réveillé d'un coup et avait demandé à manger. Le père me raconta que, la nuit suivante, il eut une vision et entendit une voix qui lui disait : "Rends-toi à Barbullush et fais une offrande d'action de grâce à l'autel de saint Antoine." À Tirana, il y avait encore plusieurs églises où le culte était toléré, mais la voix avait bien spécifié : "Rends-toi à

Barbullush.” C’était le clocher principal de ma paroisse. L’homme et sa femme se mirent donc en route¹³. Ils portaient avec eux trois bouteilles d’huile pour l’offrande. Arrivés à l’autel du saint, ils s’acquittèrent de leur vœu, ainsi que la voix les avait invités à le faire. Évidemment, moi », poursuit Don Ernest, « je suis tombé à la renverse. Je ne savais rien de tout cela et c’était la première fois que je voyais ce couple. Au départ, j’étais même méfiant. N’étaient-ils pas plutôt des espions du régime qui cherchaient à me tendre un piège ? Mais quand je les ai vus rentrer dans l’église, j’ai compris, aux larmes et à la ferveur de la mère, que leur démarche était sincère. Ils s’agenouillèrent ensemble sur un prie-Dieu et ils remerciaient le Ciel du fond du cœur. »

Ce fut la goutte qui fit déborder le vase. Le couple n’était effectivement pas des espions du régime, mais les fonctionnaires locaux du Parti eurent tôt fait d’apprendre la nouvelle et d’en référer aux autorités compétentes de Scutari qui transmirent l’information avec diligence à la capitale. Un mandat fut donc envoyé pour enquêter sur l’affaire : pour quelle raison le couple s’était-il rendu à Barbullush ? Quel rôle avait ce prêtre d’un village perdu dans cette guérison ? Et surtout, comment était-ce possible qu’un jeune garçon avait pu survivre à une chute que les médecins du régime avaient jugée létale ? Don Simoni ajoute : « Le plus insupportable pour les communistes étaient de se rendre à l’évidence que leurs médecins s’étaient trompés et que la science avait été dépassée par le miracle. Une fois de plus, le Parti était moqué par la religion, elle qu’il avait si âprement combattue. » L’occasion fut donc bonne pour en terminer avec ce prêtre. Pourtant, concernant cet épisode, on peut dire que Don Ernest n’y était pour rien. Il n’était que le simple récepteur de l’offrande votive et le confident d’une famille miraculée. Dix jours après l’événement, dans la nuit du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Enver Hoxha semblait avoir gagné la guerre et remporté la victoire : le « moi » de l'homme usurpait la place de Dieu, que le dictateur, dans sa folie, disait être parvenu à « tuer ». Ce fut à partir de cette même année qu'on recouvrit les pentes des collines et des montagnes de grandes toiles cirées qui le représentaient et qui vantaient la gloire de son nom et de son immortalité. Oui, de son immortalité ! Les livres, les chansons populaires et le théâtre le divinisaient. Son icône prit la place des images sacrées. Elle fut introduite dans les maisons albanaises, mais aussi dans les rues, sur les boulevards, sur les murs des bâtiments, dans les bars, les bureaux et les écoles, de la maternelle à l'université. Les jeunes grandissaient ainsi sous son regard et ils élevaient le leur vers son visage paternel. Ce n'était pas une blague : dans les garderies, ainsi que le témoigne Vasil Qesari dans son livre *Post-scriptum për diktaturën*¹⁴, « on enseignait aux enfants qu'ils avaient deux mères : en premier lieu la mère Parti¹⁵ et en second leur mère biologique ».

Mais Hoxha avait oublié un léger détail, le fait que le Dieu des chrétiens est un Dieu qui a « l'habitude » de mourir. Il a l'habitude surtout de ressusciter. Sa tombe a, de tout temps, été le lieu de la fécondité et de la vie qui jaillit de plus belle. Pendant toute la période communiste, le catholicisme albanais reçut un baptême de sang. Le grain de blé tombé en terre, s'il meurt, porte beaucoup de fruit. Cette phrase du Christ se vérifia à bien des occasions, mais le dictateur n'eut jamais la faculté de s'en rendre compte ; en revanche, ceux qui voyaient avec les yeux de la foi continuèrent à scruter l'horizon dans l'attente de l'aube nouvelle présagée par tant de signes et de témoignages. Un exemple emblématique fut celui de la cloche de la cathédrale orthodoxe de Tirana. L'historien Roberto Morozzo della Rocca raconte : « La cloche fut sauvée par un musulman, elle fut cachée par un catholique et fut restituée à l'Église orthodoxe

une fois la liberté religieuse réacquise. » Ce signe met en évidence la grande vérité de la foi, une foi que rien ne peut estomper et qui finit toujours par resurgir au moment et dans les circonstances les plus inattendus.

11. Inspirée de la phrase de Karl Marx : « La religion est l'opium du peuple », NdT.

12. L'évêque qui l'avait ordonné prêtre, note de l'auteur.

13. Le village est à environ quatre-vingts kilomètres de la capitale, note de l'auteur.

14. Botimet Toena, Tiranë, 2004.

15. Jeu de mot volontaire entre « Patrie » et « Parti » que le français rend aussi, NdT.

Les travaux forcés

L'histoire de Don Ernest Simoni pourrait être comparée à la parabole du grain de blé tombé en terre dont parle Jésus dans l'Évangile. Le Seigneur ne lui a peut-être pas demandé de mourir martyr, mais les souffrances qu'il a endurées sont parfaitement comparables aux souffrances de ceux qui ont offert leur vie pour témoigner du Christ. Le témoignage de Don Ernest a fécondé la vie de l'Église albanaise pendant la période communiste et même après. Nous venons de parler de sa condamnation à mort, commuée in extremis en une peine de vingt-cinq années de travaux forcés et nous poursuivons donc notre récit.

Don Ernest fut envoyé à Rubik, une ville située à soixante-dix kilomètres de Scutari, dans la circonscription de Mirditë. Là, on l'enferma dans un premier camp de concentration pour y purger sa peine.

Il fut tout d'abord assigné à des travaux de construction. Il y avait à Rubik un chantier d'édification de maisons pour les mineurs. Il était en fait question de créer le camp de concentration où devaient être logés les gardiens et les prisonniers qui travailleraient dans la mine. Don Ernest fut ensuite envoyé à Laç, localité bien connue des chrétiens d'Albanie, car on y trouvait auparavant le sanctuaire de saint Antoine, transformé par la suite en carrière de phosphate. Il fut enfin transféré à Elbasan, ville au sud de Tirana, à cent trente kilomètres de Scutari, où il travailla dans une usine de ciment.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mieux pour vous.” Mon père refusa catégoriquement : “Je dirai plutôt à mon frère de rester un homme honnête et courageux.” Pendant ce temps, l’oncle Nesti reçut des propositions équivalentes ; les communistes lui promirent même une remise de dix ans sur sa peine, et jusqu’à sa libération sur-le-champ s’il collaborait avec le régime et trahissait les siens. Il n’a jamais succombé à cette tentation. »

Le décret des noms

Quand tout le monde est logé à la même enseigne, cela n’a pas d’importance d’être dans la chambre 4 ou dans la chambre 6. Que signifie cette phrase ? Que même en dehors des camps, la situation que traversait la population n’en était pas moins oppressante. Vers le milieu des années 1970, Enver Hoxha ordonna des restrictions sur le plan législatif. Celles-ci entraînèrent de terribles conséquences pour la population. Elles pourraient même nous apparaître aujourd’hui comme surréalistes tellement elles étaient tordues. En effet, en 1975, parut un « décret des noms ». L’année suivante, des amendements substantiels de la Constitution furent publiés, alors que celle-ci avait régi le pays pendant trente ans. Cette nouvelle Constitution se vantait d’être la première au monde (et jusqu’à aujourd’hui, elle est la seule) à se fonder expressément sur l’athéisme d’État. Tout cela fut accompagné de nouvelles arrestations, de faux procès et d’exécutions. En 1978, les rapports avec la Chine furent à leur tour suspendus. L’Albanie, qui s’était successivement liée à la Yougoslavie de Tito, puis à l’Union soviétique de Khrouchtchev, puis à la Chine, se retrouva finalement seule et isolée de tous. Cette situation perdura jusqu’à la chute du régime, en 1990.

Mais ne brûlons pas les étapes. Commençons par revenir sur ce fameux « décret des noms », preuve patente de la folie

idéologique dans laquelle se précipite toute société qui se réclame de la pensée unique. Dans la thèse doctorale que nous avons déjà citée plus haut, Dorentina Merkuri mentionne d'ailleurs deux décrets. Mais l'objectif était le même : abolir une fois pour toutes les religions dans le pays. Le 28 décembre 1974, le décret n° 221 émana du gouvernement. Il prévoyait le remplacement toponymique de tous les lieux à contenu religieux. Ainsi, à titre d'exemple, la localité de Shënkollas (Saint-Nicolas) fut changée en Bregas, celle de Shënepremte (Vendredi-Saint) prit le nom de Lenias et Shëhgjergj (Saint-Georges) devint Vrria. C'est ainsi que plus de quatre-vingt-dix villes et villages – principalement dans les territoires à minorités grecques – changèrent de nom.

Le deuxième décret, *Sur le changement des prénoms et des noms incompatibles*, décret n° 5339, entré en vigueur le 23 septembre 1975, prévoyait « de conserver et renforcer les traditions culturelles *progressistes* » et d'imposer « les prénoms et noms en saine accord avec l'idéologie politique et morale ». Ce deuxième décret fut encore pire que le premier. Citons à présent la thèse doctorale de Merkuri :

L'art. 1 du décret obligeait « tous les citoyens dont les prénoms ne sont pas compatibles avec les normes politiques, idéologiques et morales de l'État, ou dont les noms portent un caractère méprisant à son égard, de les changer ». L'art. 2 prévoyait de le faire « avant le 31 décembre 1976 ». Ce même article ajoutait en outre que « la demande de changement de nom ou prénom incompatibles et le choix de nouveaux noms doivent être présentés par l'intéressé lui-même et, dans le cas des enfants, par les parents, les tuteurs, les parents adoptifs ou l'autorité compétente, dans la limite du temps fixé par l'officier d'état-civil. Si cette requête ne respecte pas les échéances imposées, les noms et prénoms seront déterminés par les autorités compétentes elles-mêmes, c'est-à-dire par le comité exécutif du conseil populaire de la commune d'appartenance du citoyen concerné. »

L'art. 3 continuait en ces termes : « L'officier d'état-civil n'est pas autorisé à procéder à l'enregistrement de la naissance de l'enfant dont les parents ont

choisi un prénom incompatible avec la vision idéologique, politique et morale du pays. Après un délai de trente jours, l'enregistrement des naissances est acté de manière automatique sur décision du conseil populaire ou du comité exécutif de la commune d'appartenance ; dans le cas de Tirana, cette responsabilité revient au comité exécutif du conseil populaire de l'arrondissement d'appartenance des parents. Un nom compatible est alors imposé par l'autorité compétente¹⁷. »

Comme il était de tradition, la quasi-majorité des enfants de cette époque portait des prénoms conformes aux croyances de leurs parents, qu'ils soient catholiques, grecs orthodoxes ou musulmans. La fête du saint patron était d'ailleurs parfois célébrée bien davantage que l'anniversaire de naissance. Ces mesures du gouvernement interdisaient donc de porter des prénoms comme Pierre, Jean, Rebecca et Monique, et bien d'autres d'origine judéo-chrétienne. Pour les musulmans, les prénoms Ismail, Musa et Haxhi étaient eux aussi proscrits.

Le côté grotesque et comique de l'affaire, et c'est bien là l'ironie du sort, est que des prénoms comme celui du dictateur Hoxha et celui de son premier ministre Mehmet Shehu venaient tout droit de la religion musulmane. Ils signifient tous les deux, avec une petite nuance de différence, *imam*. Cette circonstance nous rappelle bien sûr le cas d'Hitler, farouchement engagé à l'extermination de la race juive alors que lui-même ne pouvait pas être certain de la « pureté » de son ascendance. L'un de ses quatre grands-parents n'était-il pas de la religion de Moïse ? Toujours est-il que les lois des dictateurs sont toujours faites pour les autres, jamais pour eux.

Revenons à nos moutons : une liste des prénoms promulguée par le régime à Tirana en répertoriait trois mille dont l'usage était « compatible ». Les parents n'avaient plus qu'à en choisir un autre pour leur enfant. Beaucoup de familles ne se laissèrent pas démonter et donnèrent à leurs enfants deux prénoms : le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

scènes de bateaux remplis à en prendre l'eau d'hommes, de femmes et d'enfants échouant sur les plages des Pouilles. Nous sommes en 1991 et l'exode massif ne faisait que commencer. Le cinéma en a même fait un sujet de films. Nous citons à titre d'exemple celui de Gianni Amelio, *Lamerica*, qui montre admirablement ce que pouvaient vivre les Albanais à cette époque.

Don Ernest commente : « Nous avons au moins retrouvé la liberté de culte. » Deux moments sont restés particulièrement marqués dans la mémoire du prêtre : « Je me souviens comme si c'était hier du moment où nous sommes entrés dans la cathédrale de Scutari, transformée en Palais des Sports par les communistes. C'était au printemps 1990. L'ouverture des portes avait été obtenue grâce à l'insistance de la population. Les femmes surtout avaient joué un rôle très important. Elles avaient presque dégondé les portes pour accéder à la cathédrale. Elles chantaient à tue-tête de vieux cantiques traditionnels que le régime avait bien sûr formellement interdits, mais qu'elles n'avaient pas oubliés. En ce jour, mon cœur était partagé entre deux sentiments : d'un côté, la joie de pouvoir à nouveau entrer dans le sanctuaire de Dieu, cette cathédrale si chère à notre ville de Scutari ; d'un autre, la tristesse de savoir que, pendant des décennies, ce lieu avait été profané. Dans la nef, il y avait encore les paniers de basket et dans le transept, le filet de volley. Tout autour se trouvaient les tribunes. Quel spectacle déplorable ! Et pourtant, cette scène parlait au plus profond de mon être et me rappelait que le Seigneur ne m'avait pas abandonné. Pendant mes années de prison et de travaux forcés, Il était là. Jésus ressuscité est plus fort que la mort, plus fort que l'oppression et plus fort que tout ce que les hommes peuvent nous faire subir. C'est ce que dit saint Paul : « *Qui nous séparera de l'amour du Christ*¹⁸ ? » »

L'annonce de la libération

L'autre souvenir inoubliable pour Don Ernest est le moment – nous sommes toujours en 1990 – où la police secrète de Scutari le convoqua. Laissons-le nous le raconter : « On me fit patienter plus de cinq heures dans la salle d'attente. Autant vous dire que j'eus le temps de m'imaginer plusieurs fois en prison. Aux yeux du régime, je le méritais bien ; depuis mon retour des mines, je n'avais en effet jamais arrêté de vivre mon ministère ; je célébrais la messe tous les jours, je baptisais des enfants et je mariais des jeunes couples. Je remplissais tout simplement mon rôle de curé. La nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre, à tel point que, comme je l'ai déjà raconté, j'avais même dû en répondre devant le tribunal. C'est pourquoi j'avais des doutes fondés de penser que cette longue attente de cinq heures était en quelque sorte l'antichambre d'un nouvel emprisonnement. À ma grande surprise, au moment où la porte finit par s'ouvrir, la police secrète me convoqua et m'annonça : “Nous t'avons fait venir pour te dire que les églises vont ouvrir de nouveau et que vous pourrez recommencer à y célébrer la messe. Vous êtes à présent libres de prier votre Dieu.” C'était le 5 septembre 1990. J'ai écarquillé les yeux. Je n'en revenais pas. J'ai longuement cru que c'était une plaisanterie de mauvais goût et que le régime voulait se moquer une fois de plus de moi, ou, pire, m'extirper une confession compromettante afin de s'en servir dans un procès ultérieur. Après un bon moment d'hésitation, j'osai demander : “C'est une blague ?” Le fonctionnaire me tendit le décret, que je lus d'une traite. Ce qu'il m'avait dit était donc vrai. Nous allions pouvoir retourner dans nos églises, nous allions pouvoir célébrer la messe sans crainte de l'oppression. J'ai explosé de joie, comme le peuple hébreu libéré de l'esclavage d'Égypte. Je me suis surpris à crier

dans la pièce : “Que Dieu bénisse tous ceux qui l’aiment et qui offrent à notre peuple sa liberté !” Pourtant, certains des policiers qui étaient présents avaient sans doute du sang sur les mains. Quand je suis sorti de là, j’avais l’impression de marcher sur un nuage. »

Malgré cette nouvelle, Don Ernest continua à observer une certaine prudence. Tout était venu si vite, d’un seul coup et sans crier gare. Il ne fallait pas exposer les fidèles aux possibles dangers d’une victoire trop vite consommée. Il attendit donc deux mois avant de célébrer la messe en public. Cette première messe eut lieu après le 4 novembre 1990, ce dimanche historique au cours duquel Don Simon Jubani célébra la première eucharistie publique, au cimetière de Scutari. L’anniversaire des vingt-cinq ans de cette première messe a eu lieu récemment, en novembre 2015, et il a été couronné par une célébration solennelle, rappelant le moment où l’Église albanaise est sortie de ses catacombes pour louer Dieu au grand jour.

Les derniers soubresauts d’un régime à l’agonie

L’incrédulité de Don Ernest, nous dirons plutôt sa prudence face à la nouvelle de la reprise de la liberté de culte, n’était en fait pas si dénuée de raison. Pendant les longues années de vie de la dictature et pendant celles de son incarcération, Don Ernest avait eu à subir de dures épreuves, mais, surtout, il avait appris à quel point le régime était faux, mensonger, et cachait ses intentions sous une grossière apparence de tolérance. Il savait que ces stratagèmes en avaient poussé plusieurs à devoir révéler des informations qui leur avaient ensuite valu la prison, la mort ou celles des autres. Mais Don Ernest était surtout convaincu d’une chose : que le pouvoir dictatorial, tant qu’un souffle de vie lui resterait dans les poumons, essaierait de poursuivre son œuvre destructive. Il en avait fait les frais à de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Table des matières

PRÉFACE

INTRODUCTION

Les larmes du Pape, le témoignage des martyrs

L'ironie de l'histoire

Un hommage à l'Église albanaise

1. UNE VOCATION TRÈS PRÉCOCE

Le choix difficile d'Antonio Simoni

Les « messes » qu'il célébrait à quatre ans

Dans la tourmente de la guerre

L'arrivée des communistes

Face aux bourreaux

2. MAÎTRE D'ÉCOLE ET TIREUR D'ÉLITE : DEUX ASSIGNATIONS MALGRÉ LUI

Exil missionnaire dans les montagnes

De Tito à Staline

Le pseudo-accord avec l'Église

Sous les drapeaux

Champion de tir sur cible

L'ordination sacerdotale

3. LA NUIT DE NOËL 1963

Un curé qui gêne

L'Albanie, satellite en orbite autour de la Chine

Signes prémonitoires

L'arrestation, la nuit de Noël

Cellule d'isolement, interrogatoires et tortures

La condamnation à mort

Mais la Providence veille

Une révolution culturelle à la sauce albanaise

4. LES TRAVAUX FORCÉS

Au fond de la mine

Une journée type en prison

Une promiscuité intolérable

Le lien toujours étroit avec les siens

Un curé dans les mines

Le décret des noms

La seule et unique Constitution athée du monde

5. DE LA MINE AUX ÉGOUTS

Libération ou autre forme de condamnation ?

Prêtre la nuit

Un climat digne du « Big Brother » de George Orwell

6. LA FIN DE LA DICTATURE

Le quinquennat de Ramiz Alia

L'annonce de la libération

Les derniers soubresauts d'un régime à l'agonie

Les bourreaux pardonnés

7. PRÊTRE DE DEUX MONDES

Avec Jean-Paul II et Mère Teresa

Enfin libre !

Une opération in extremis

CONCLUSION

Les nouveaux martyrs

La leçon des martyrs albanais

Semence de nouveaux chrétiens

Ce livre vous a plu,
vous pouvez, sur notre site internet :
donner votre avis
vous inscrire pour recevoir notre lettre mensuelle d'information
consulter notre catalogue complet,
la présentation des auteurs,
la revue de presse, le programme des conférences
et événements à venir ou encore feuilleter des extraits de livres :
www.editions-beatitudes.fr